

XYZ. La revue de la nouvelle

Ne riez plus des huîtres

Jacques Fulgence



Number 21, Spring–February 1990

Personnages

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2720ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fulgence, J. (1990). Ne riez plus des huîtres. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (21), 66–71.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Ne riez plus des huitres

Jacques Fulgence

J'ai reçu l'autre jour une lettre bien agréable. Elle commençait par : « mon cher ami ». Je ne l'ai pas lue tout de suite en entier, seulement ces trois mots, que j'ai savourés dans ma tête pendant que mes pas faisaient crisser le gravier entre le portillon du jardin et la maison.

J'ignore si vous avez l'habitude de recevoir des lettres qui commencent par « mon cher ami », mais dans l'affirmative vous devez ressentir, comme moi, un grand chaud soudain vers le haut de la poitrine, et peut-être rangez-vous aussi le billet sans le lire jusqu'au bout, pour faire durer le plaisir. Je fais durer le plaisir aussi longtemps que je peux. Il m'arrive, le croiriez-vous, d'attendre jusqu'au soir avant de céder à la tentation. Quelquefois même, si je trouve plusieurs lettres ensemble en ouvrant le phare, j'en garde une ou deux pour le lendemain, on ne sait jamais. Précaution inutile : il en vient de nouvelles le lendemain, et ainsi tous les jours, sauf les dimanches, bien sûr.

La lettre disait :

« Mon cher ami, pardonnez la liberté que je prends de vous écrire pour un motif aussi futile en apparence, mais on ne résiste pas aux coups de cœur. Je suis le clerc de notaire que vous avez croisé tout à l'heure rue Vauban et à qui vous avez adressé un petit signe de tête. J'étais trop absorbé par mes problèmes pour penser à vous le rendre, mais aussitôt je me suis trouvé vivement contrarié de ne pas l'avoir fait, car vous m'avez paru fort sympathique. L'idée que vous puissiez croire à une quelconque froideur de ma part m'est insupportable. En attendant de vous rencontrer une autre fois, je tiens à vous assurer de mes sentiments les plus chaleureux et les plus amicaux. »

Je me souvenais en effet avoir croisé rue Vauban un homme mûr tenant une mallette noire, comme en ont les clercs de notaire ou les employés de banque. Je ne sais pourquoi, le personnage m'avait séduit dans la seconde même. Il y a comme cela des visages qui vous appellent, sans raison. Un déclic, un courant qui passe quelque part, et tout d'un coup vous avez l'âme qui vous picote. Et vous voudriez tout savoir sur la jeune femme à l'écharpe mauve ou le petit moustachu surgi de la foule

anonyme, et vous donneriez votre collection de coquillages pour pouvoir lui parler, ou seulement capter un sourire au passage, ou même un regard.

L'homme à la mallette avait passé son chemin sans paraître me voir. Sur le moment je m'étais dit: voilà un clerc de notaire bien fier, et puis je n'y avais plus pensé, sauf à deux ou trois reprises lors de ma promenade nocturne au bord du canal parce que, tout de même, fier ou pas, ça ne coûte pas cher de rendre un salut. Et voilà que je m'étais trompé! Que ce brave passant ne pouvait supporter l'idée d'être taxé de froideur! Quel idiot je faisais. Une fois de plus, j'avais failli croire que ces courants mystérieux de l'âme ne savent circuler que dans un sens, que le réseau des êtres a été câblé à la va-vite par un mauvais électricien. J'étais honteux.

J'ai poussé un grand soupir en rangeant la lettre dans la commode vernie où je les garde toutes. Je me sentais fondre de reconnaissance et d'amour, oui, d'amour, pour mon nouvel ami et pour l'humanité tout entière.

La lettre du lendemain était envoyée par une dame. Je l'ai senti tout de suite en la sortant du phare, allez savoir pourquoi. Peut-être à cause de l'enveloppe, rose tendre et d'un format recherché.

Quand je dis le phare, je parle de ma boîte aux lettres, naturellement. Les gens du quartier la connaissent bien, et les passants venus d'ailleurs l'observent avec curiosité, car elle sert de socle à une reproduction au centième du phare de Plouguerdoual, en bigorneaux collés.

Avant de m'installer en ville, j'ai gardé la lanterne de Plouguerdoual pendant quarante ans, entre vagues et ciel, sept milles au large des côtes. J'avais le temps de coller des bigorneaux. J'étais bien sec alors, bien noueux et racorni, tel un arbre mort dans mon Ténéré atlantique. Je ne connaissais plus le son de ma voix. Fichu métier. Mais tous ont leurs charmes méconnus. Le jour, je m'exerçais à lire le précaire message tracé en lettres géantes sur le ciel par le vol arrondi des mouettes; la nuit venue, descendant de ma tour pour me camper au bord des roches écumantes, jambes écartées et le regard levé vers les étoiles, je laissais zigzaguer dans la bourrasque mon humble offrande à l'océan avec une émotion quasi mystique. C'est un rite dont je n'ai pas su me défaire: chaque soir ma dernière promenade m'amène près du canal, car il me faut impérativement uriner dans l'eau sur le coup de minuit.

La dame était celle à qui j'avais tenu la porte battante des Galeries Nouvelles, l'avant-veille, pour qu'elle puisse passer avec son petit chariot. C'était une personne plutôt plaisante d'aspect, pas franchement

jolie, mais avec ce je ne sais quoi qui vous inonde subitement d'allégresse et vous donne envie de raconter dans l'instant la chose inracontable, celle que tout mortel emprisonne dans sa forteresse intime et que personne jamais ne connaîtra.

Elle était passée devant moi sans m'accorder la moindre attention. Son regard m'avait à peine effleuré, avec la dose exacte d'intérêt que suscite en général le décor du sas de sortie d'un grand magasin. J'aurais pu croire qu'elle ne m'avait pas vu, qu'à ses yeux je n'étais rien d'autre qu'un simple accessoire de porte battante. J'en avais été un peu chagriné, et même, il me semble, un peu malheureux, oui, un peu noué de l'intérieur au moment de rentrer à « l'Île » pour y faire gratiner un reste de macaronis. Idiot que j'étais. Stupide, stupide animal, et d'une ingratitude monstrueuse. Voici la lettre que j'ai tirée de l'enveloppe rose tendre :

« Aimable inconnu, je me décide à vous écrire car je n'ai pas pu trouver le sommeil la nuit dernière. Quand je pense que je ne vous ai même pas remercié pour m'avoir si gentiment tenu la porte ! C'est que je suis très soucieuse à cause d'une petite nièce qu'on doit opérer vendredi, il y a des moments où je n'ai plus ma tête à moi. Mais je me souviens très bien de votre visage. Vous avez un visage qui rend heureux rien qu'à le voir, comment vous expliquer cela ? J'ai pensé à vous non seulement la nuit dernière, mais plusieurs fois ce matin. »

Ce ne sont que deux exemples pris au hasard entre cent, peut-être mille. Je ne tiens pas le compte des enveloppes qui s'entassent dans la commode. Non que je les y oublie : bien au contraire. Certains soirs de grand vent, je veux dire de ce vent qui hurle parfois sur vos grèves intérieures et vous laisse pareil à un galet transi, il m'arrive d'ouvrir les tiroirs, de m'asseoir devant le meuble et de frotter lentement mes mains l'une contre l'autre, comme vous faites devant votre poêle. Je me chauffe à ma commode.

Si le vent est très fort, si le ciel est très bas, si le clapot des toits se creuse, et s'enfle, et déferle sur la ville avec la glauque obstination des lames d'équinoxe, j'avance la main pour saisir une lettre. La braise blanche du papier brûle mes doigts. Je lis sans bruit — mes lèvres pourtant font le dessin des mots que je connais par cœur.

Celle-ci, dans son enveloppe toute simple, fut écrite par l'épicière de la rue Gambetta, juste après qu'elle eut baissé son rideau de fer sur mes orteils en regardant ailleurs : elle dit que sans ses lunettes elle ne voit rien, que je dois lui pardonner, qu'elle me met de côté trois de ses plus belles passe-crassanes ; celle-là, par un quidam auquel je me suis enhardi à

adresser la parole devant un cinéma parce que nous avions le même veston pied-de-poule, et qui s'est détourné pour observer les affiches: il était tout simplement sourd, c'est bien son droit, mais le plus étonnant est qu'il a vainement essayé de me retrouver après le film parce qu'il m'avait pris en sympathie sans oser le montrer; cette autre, par une jeune fille gracieuse mais distraite qui m'a laissé tout seul sur le quai de la gare avec un bras en écharpe: elle est désolée, elle n'avait pas compris que je lui demandais de m'aider à mettre mes valises dans le wagon. Et ainsi de suite. Toutes, toutes sont frémissantes d'une affection rentrée qui plus d'une fois a fait monter de vraies larmes au bord de mes cils. Et depuis des années chaque matin neuf apporte sa braise supplémentaire, sous forme d'un rectangle cacheté au travers duquel, le cœur battant, je distingue avant même de l'ouvrir ces fines arabesques d'encre bleue où se condense et se résume quotidiennement la bonté du monde.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Au début, les gens ne m'écrivaient pas. Je venais de quitter ma lanterne pour les lampions de la ville avec en moi, exaltée par quarante ans de désert, une si grande, si grande soif d'hommes qu'aucune mouette jamais n'ouvrit aussi avidement son bec rouge au-dessus des embruns. Mais la ville n'était pas ce que je croyais: la ville était plus déserte que l'océan. Vues de près ses lumières brillaient d'un éclat froid et triste, d'innombrables être pareils à moi s'y croisaient en silence ainsi que des barques aveugles dans la brume. C'est l'époque où j'ai senti mugir pour la première fois ce grand vent lugubre dont je parlais tout à l'heure.

Il s'est passé quelque chose. Je suis tombé malade, comme on me l'a dit, ou bien j'ai tout simplement cessé d'exister pendant quelque temps. Ainsi fait la méduse en cas de tempête. J'ai tiré vers l'intérieur mes longs bras couleur d'écume, j'ai replié les voiles délicats qui ondulaient autour de moi entre deux eaux, je n'ai plus été qu'une boule minuscule et parfaitement sphérique ballottée par la vague. Je conserve de cet épisode aquatique un très pâle souvenir humide et somnolent comme en ont sans doute — mais qui le dira? — les nouveaux-nés qu'on voit cesser de pleurer tout à coup dans leur berceau et dont le regard un instant devient fixe.

Et puis, un jour que j'errais le long du canal, il y a eu ce paralytique immobile devant sa porte. Son œil éteint contemplait l'eau sale du bief. Je me suis dit: voilà quelqu'un de plus assoiffé que moi encore, car je peux marcher, et il est cloué sur sa chaise. Car je peux espérer rencontrer enfin âme qui vive, et il n'a plus que sa résignation pour compagnie. Et

brusquement un extraordinaire désir de cet être prostré, mon frère en solitude, m'a saisi. J'ai osé dérouler la pelote de mes tentacules entortillés, qui se sont mis à danser autour de moi. Je me suis approché de l'homme, je lui ai parlé. Ma voix était sans timbre, de n'avoir pas servi depuis si longtemps, mais il m'a entendu. Son œil a pris vie. Il l'a posé sur moi. J'ai noté le sourcil chagrin et la lippe hargneuse. Par une fenêtre ouverte on entendait le reportage d'un match de foot-ball.

Je l'importunais. Il écoutait la radio.

J'ai marché un peu, au hasard. Je me souviens que j'ai effrayé un chien jaune taché de noir parce que je riais trop fort. Je me suis retrouvé sur la passerelle en bois de l'écluse. J'y suis resté jusqu'à la nuit, à fixer les remous. La barrière était vermoulue, on pouvait facilement l'écarter et se laisser couler dans le bief, si on voulait. Je ne voulais rien.

C'est le lendemain que j'ai reçu la première lettre, celle du paralytique.

Depuis, elles débordent des tiroirs de ma commode. Ma commode est un poêle bourré jusqu'à la gueule. Il peut faire froid dehors, j'ai de quoi tenir.

J'ai reçu hier matin une lettre terrible.

Elle disait:

« Cher inconnu, je suis la jeune femme brune avec une blouse à fleurs qui travaille à la blanchisserie. Vous m'avez regardée tout à l'heure en passant, et j'ai sottement tourné la tête comme si je ne vous voyais pas. Je suis très timide. En réalité je vous ai déjà remarqué. Il y a quelque chose en vous qui fait que, lorsque je vous aperçois, j'ai de nouveau du cœur à l'ouvrage, et l'envie de chanter. Je m'explique très mal, pardonnez-moi. Je suis toute confuse d'avoir écrit ce mot, je vais vite l'envoyer avant que l'idée me prenne de le déchirer. »

Je suis resté plusieurs minutes planté à côté de la boîte, à lire et relire le message, la tête vide.

Je l'ai posé sur la table du salon et j'ai décidé de couper un peu de bois. Je suis descendu à la cave en chantonnant. Il y avait du bois coupé en suffisance pour l'hiver, mais j'ai pris la hache et j'ai commencé à fendre quelques rondins, en tâchant de concentrer mon esprit sur l'exacte inclinaison à donner au fer pour qu'il suive les fibres jusqu'au billot sans

dévier. Peine perdue. Tous les prétextes m'étaient bons pour remonter. Je m'asseyais, j'observais l'enveloppe sans oser y porter la main, je déchiffrais l'adresse approximative où manquait mon nom.

Comme le soir tombait, j'ai déplié la lettre et je l'ai lue encore, sous la lampe. J'avais la bouche sèche. Indépendamment du fait que c'était la première lettre que je recevais sans l'avoir postée moi-même, l'écriture en était d'un dessin extraordinairement fluide et d'une pureté à frémir.

J'ai toujours ri des huîtres. Vous aussi. Voilà un bivalve bien divertissant.

Au pied de mon phare, j'en observais quelquefois à marée basse. Elles sont là, coquille entrouverte, qui vous attendent. De leurs lèvres de nacre elles semblent vous dire: venez! venez chez moi! entrez! vous êtes le bienvenu! Mais dès que vous faites mine d'approcher: hop! Plus personne. Elles se claquemurent derrière leurs écailles soudées, et il vous faudra un couteau spécial si vous voulez les ouvrir. Les petites bouffonnes! N'ont-elles pas bien souvent égayé vos flâneries dans les mortes-eaux?

Ne riez plus. J'ai découvert ce matin d'étranges choses à propos du mollusque humain, en partant faire mon marché du samedi. Car mes pas m'ont dirigé vers la rue Saint-Antoine, et non, comme à l'accoutumée, vers la rue des Fossés Neufs. Pour rien au monde je ne serais passé devant la blanchisserie.

Je me terre. J'ai tiré les rideaux du salon et je suis resté à « l'Île » toute la journée, l'oreille tendue vers les bruits du dehors où il me semblait reconnaître des frôlements, des soupirs, des murmures. Qui je n'appelle pas m'appelle, qui je ne cherche pas me cherche. C'est insupportable.

Je n'ai osé sortir qu'une fois la nuit bien noire, pour ma promenade diurétique. J'en reviens à l'instant, envoûté et déchiré à la fois par la vision d'une jeune fille debout au milieu d'une chambre lumineuse et dont le regard a glissé sur moi une seconde, pour aussitôt m'exiler au fond de lointaines lagunes remplies d'une encre amère et plus sombre que la mort.

J'espère qu'elle m'écrit.

Jacques Fulgence: né à Lourdes (France) en 1940. Professeur de mathématiques à Dijon. Publications: *les Yeux de l'amour* (Seuil), nouvelles, 1982; *Bonsai* (Glénat), nouvelles, 1985. (prix Stendhal); *Bouche que veux-tu* (Robert Laffont), roman, 1989.